

La Reliure ancienne

Autor(en): **Rauch, Nicolas**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles**

Band (Jahr): **1 (1944)**

Heft 1

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-387465>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

früheren Jahrhunderten allgemein der Brauch war. Wobei in Klammern erwähnt sei, daß dieser Geschmack heute oft recht unentwickelt ist und sich darin gefällt, Einbände vergangener Stilarten nachzuahmen.

Bei uns muß man, um zu eigenen Einbänden zu gelangen, ein Buch in Rohbogen bestellen. Man hat oft keine Ursache, es zu tun, denn deutschschweizerische und reichsdeutsche Verleger pflegen ihren Verlagswerken äußerlich ein annehmbares Gewand zu geben, und es ist nicht selten, daß ein beschränkter Teil der Auflage in Halbleder oder Pergament erscheint. Indessen, sich ein bevorzugtes Buch nach eigenen Angaben binden zu lassen ist noch besser, und gar nicht immer kostspieliger. Wenn es überdies als höchst eigenwilligen Schmuck etliche in Wasserfarben gemalte Beiblätter erhält, die sich der glückliche Besitzer nach seinem Herzen anfertigen läßt, dann kann es zu einer ganz besonders reizvollen Sache werden; zu einem Stück, das dem Eigner und seinen Freunden zeitlebens, seinen Nachkommen noch späterhin jenes besondere irdische Glück vermitteln kann, das eben nur der Bücherfreund aus Berufung kennt.

Warum diese Zeilen geschrieben wurden?

In unserm Lande leben Künstler, die unter den schweren Zeiten zu leiden haben. Manche unter ihnen würden solche Aufträge gewiß be-

grüßen, würden vielleicht die gestellte Aufgabe als anregende Abwechslung empfinden. Je weniger sie sich auf das Ausführen der letzten Einzelheit einlassen, je unbekümmerter sie ihren ersten Eindruck vom Gelesenen hinwerfen, desto besser. Vorausgesetzt, sie haben das Zeug dazu. Ihre Arbeiten werden dann die frische Unmittelbarkeit erster Skizzen zeigen, die ja so oft vom fertigen Gemälde nicht mehr erreicht werden. Ich kenne Beispiele, wo die künstlerischen Einfälle dem Textbild eine festliche Note verleihen, wo sie, je nach der Gemütsart und dem Pinsel ihres Schöpfers, zart getönt wie Brennende Liebe und Malven oder leuchtend wie Phlox in einem von Buchsgebüsch eingefassten Garten blühen.

Wie oft muß ein Maler von einem Kunstfreunde das mit Achselzucken gesprochene Wort vernehmen: «Meine Wände sind vollbehängt, ich wüßte nicht wohin mit einem weitem Bild, so gerne ich von Ihnen etwas besäße!»

Ein Buch nimmt nicht viel Raum ein.

Sollte diese Anregung auf fruchtbaren Boden fallen, dann gönnt uns vielleicht hin und wieder ein selbstloser Buchbesitzer Einblick in sein Glück und stiftet unserer kleinen Zeitschrift, wie es hier geschieht, Wiedergaben besonders gelungener Blätter, die auch mehrfarbig sein können, andern Mitgliedern zum Ansporn, den lieben Künstlern zum Nutzen.

Nicolas Rauch | La Reliure ancienne¹

J'ai souvent entendu exprimer l'opinion que les bibliophiles préfèrent l'habit au contenu du livre et ils ont la réputation de ne jamais ouvrir les ouvrages en leur possession. J'ai pourtant la conviction que cela n'est pas le cas, à part quelques rares exceptions de spéculateurs qui ne peuvent être considérés comme des bibliophiles. J'ai rencontré dans toute ma carrière tant de vrais amateurs de livres ayant des connaissances si approfondies dans le cercle de leur collection que je me suis adressé souvent à eux pour obtenir des renseignements spéciaux que la trop grande étendue de notre métier de libraires-anti-

quaires ne nous permet pas d'avoir dans tous les domaines.

Quant au désir d'un bel habit pour le livre qu'on aime, il me semble si naturel; n'est-il pas dans notre nature de vouloir embellir ce qu'on chérit?

Il a donc toujours existé des amis des livres, et cela déjà bien avant l'invention de l'imprimerie, qui ont fait faire de somptueuses reliures, d'abord en or et argent parsemées de pierreries, puis en peau, ornées de fers à froid et de bronzes ciselés, puis plus simplement en cuir orné à froid et or.

Si, au début, les très riches reliures ont toujours été exécutées comme pièces d'apparat sur des

¹ Cet article a paru dans la revue «Formes et couleurs», Lausanne, 1943, No. 4.



Astesanus. Summa de casibus conscientiae. (Venise, 1478.) Reliure du XV^e siècle en veau orné de fers ciselés.

livres d'heures ou des semaines saintes, que l'on déposait dans sa chapelle privée, ou que l'on emportait à la messe, bien vite il s'est trouvé des amateurs qui choisissaient leurs textes préférés pour les habiller à leur goût et souvent même en composant eux-mêmes les décors de la reliure.

Au XV^e siècle les premiers imprimeurs avaient leurs ateliers de reliure, mais bientôt la demande devenant suffisante, les relieurs purent s'installer à leur compte.

Il ne rentre pas dans le cadre de cet article de citer leurs noms, ils sont trop nombreux pour les tenir en quelques lignes.

Aujourd'hui, nous remarquons que la plupart des livres richement reliés nous semblent peu dignes d'une si grande dépense d'habillement et nous nous étonnons d'autant plus que la plupart de ceux que nous classons parmi les plus importants de la littérature ou de l'illustration ne se trouvent que fort rarement reliés selon leur mérite. Cela nous prouve combien le jugement contemporain diffère de celui de la postérité et nous pouvons nous demander avec raison ce qui restera de l'art et de la littérature de nos jours.

Il est vraiment surprenant de voir dans un passé

même peu lointain, combien le goût a différé du nôtre. Je voudrais ne citer que quelques auteurs dont on ne trouve jamais de livres bien reliés à l'époque: Jean-Jacques Rousseau, Diderot, André Chénier, Balzac, Stendhal, Musset, Baudelaire, Flaubert, etc., tandis que nous trouvons des reliures magnifiques, souvent mosaïquées pour des auteurs à peu près inconnus de nos jours: Jean-Baptiste Rousseau, Desmoutier, Millevoye, Delavigne, Collardeau.

N'est-il pas étrange que les plus beaux et les plus charmants livres illustrés du XIX^e siècle comme par exemple le Faust de Delacroix, les Chants et Chansons populaires de la France et les Contes de Fée de Perrault, ouvrage entièrement gravé, ne se trouvent jamais en reliures pleines de l'époque?

Il nous faut constater combien ce désir de belles reliures est particulier aux différents pays. Si l'Allemagne nous a doté de très belles reliures au XV^e siècle et déjà plus rarement au début du XVI^e siècle, cet art semble s'y perdre complètement à partir de ce moment jusqu'à nos jours.

En France, par contre, le luxe de la belle reliure s'est développé dès le début du XVI^e siècle,

La Vita di Alfonso da Este. (Florence, 1553.) Reliure lyonnaise du XVI^e siècle.

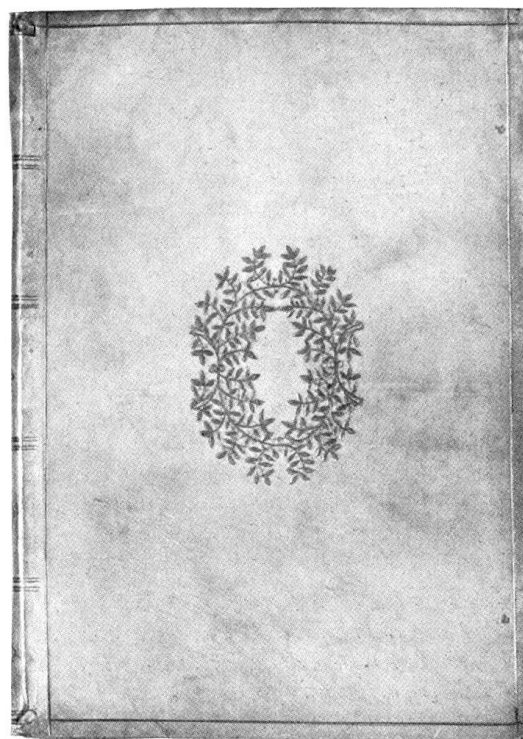
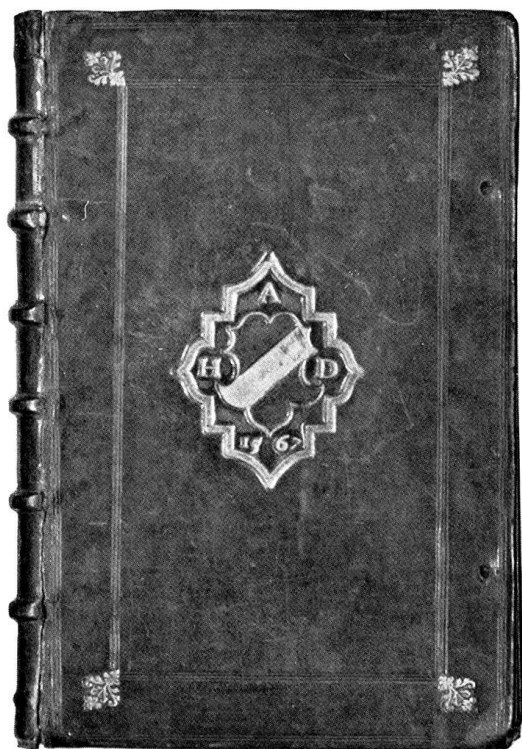


avec les magnifiques reliures lyonnaises, et malgré les vicissitudes des guerres et des révolutions.

Je ne puis croire que cet état de choses ne soit dû au degré de prospérité d'un peuple, mais peut-être davantage à un besoin inné de luxe et de beauté. Il est d'ailleurs bien à remarquer que la conception de la bibliophilie et par là de la librairie des deux pays est toute différente. Si, en Allemagne, on se cantonne beaucoup plus à la recherche d'ouvrages rares, d'apparence parfois peu avenante, en France, la valeur d'un livre augmente comme le diamant, du jaune au blanc-bleu, dans une proportion presque incroyable, en raison de l'état de l'exemplaire et de la beauté de la reliure. Il est donc possible que le même texte ou le même livre illustré se vende de cinq à vingt-cinq fois le prix selon sa présentation.

Il faut avoir vu et touché beaucoup de ces livres pour comprendre tout à fait le désir de posséder un ouvrage ainsi habillé et je comprends fort bien mon vieil ami qui disait que les livres ressemblent aux femmes, et qu'on ne regrette pas l'argent dépensé pour elles, si elles sont exquises, ravissantes et désirables.

Calvin, Commentaires. Reliure aux armes de Hans-Anton Dillier, Bailli du Pays de Gex et Trésorier du Pays romand (1567).



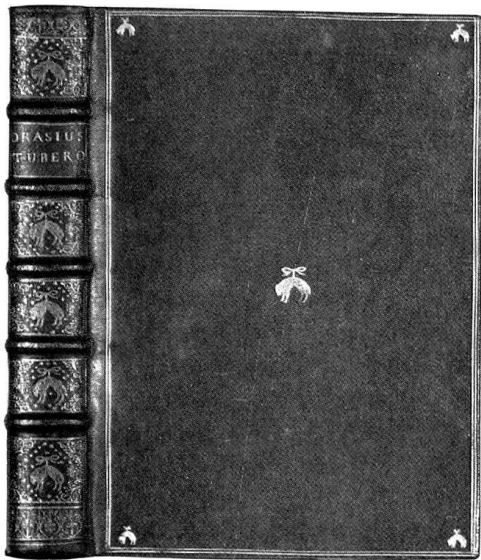
Passerat. Kalendae Januriae (1597). Exemplaire dédié par le célèbre poète de la Pléiade au Président de Thou, dans une reliure attribuée à Clovis Eve.

De là, il n'y a évidemment qu'un pas à prétendre que le bibliophile ne recherche que l'habit, mais j'aimerais insister encore sur le fait que les prix sont surtout en corrélation du texte et de l'illustration, recherchés dans le plus bel état possible.

On peut indiscutablement admettre que le bibliophile de toutes les époques a fait relier les livres qu'il trouvait à son goût et dans des reliures qui lui semblaient en rapport avec l'importance attribuée au texte, sauf peut-être pour quelques livres qui lui ont été offerts.

Nous n'avons qu'à consulter la nomenclature des livres de quelques grands amateurs, comme Grolier, le président de Thou, le Comte d'Hoym, le Baron de Longepierre, Mme de Maintenon, Mme de Pompadour ou, plus près de nous, Charles Nodier, Firmin Didot, Yemenitz, Beraldi, Holford et Barthou, et tant d'autres aussi célèbres, pour voir que tous ont établi leur bibliothèque dans une direction bien déterminée au goût de chacun.

Je pense d'ailleurs que la seule façon pour un amateur de se constituer une bibliothèque vrai-



François de la Mothe Le Vayer. Quatre dialogues. (Vers 1616.) Maroquin rouge orné du fer de la Toison d'Or, insigne du Baron de Longepierre. Relié à la fin du XVIIe siècle par Boyet.

ment intéressante consiste à ne pas se laisser détourner d'un certain but envisagé, concordant avec ses goûts et ses moyens personnels. Trop souvent le collectionneur se laisse distraire de cette ligne de conduite ou se laisse surtout entraîner à

Cicéron. Œuvres (1749) en vingt volumes. Reliure à dentelle exécutée par Padeloup vers 1750.

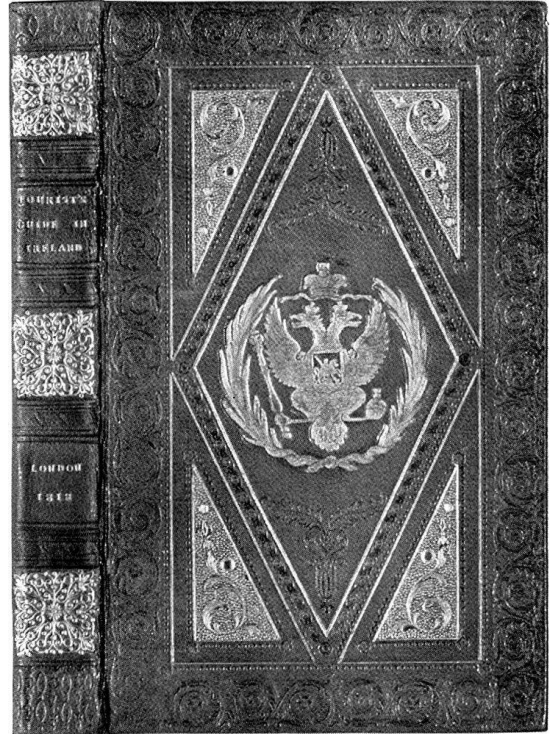


l'achat par la modicité du prix d'un ouvrage quelconque. Il faut une bien grande connaissance du livre pour distinguer et reconnaître si le prix inférieur est aussi le meilleur marché. Il faut une connaissance, une sûreté et une patience encore bien plus grande pour espérer trouver le merle blanc au prix dérisoire étalé chez le bouquiniste. Cela m'est arrivé parfois chez les plus grands libraires, mais jamais sur les quais de Paris ou à Charing Cross Road à Londres, ou dans les petites boutiques en Suisse.

La première leçon de la bibliophilie est de se rendre compte qu'un livre médiocre est toujours trop cher et qu'un livre exceptionnel ne l'est jamais, car il se trouvera toujours un amateur qui le désirera et plus l'ouvrage sera beau, plus il sera disposé à l'acquérir.

Nous n'avons qu'à suivre les prix des ventes de Rahir, Barthou, Beraldi pour voir cette vérité confirmée, ou à écouter les doléances des amateurs qui, toujours, regrettent d'avoir hésité et laissé passer les plus beaux livres et qui, jamais, ne se plaignent d'un achat exceptionnel.

Tourist through Ireland. Exemplaire offert par la Nation irlandaise au Grand Duc Michael de Russie. Relié en maroquin vert, orné au pointillé et aux armes impériales russes (1818).



Il existe, bien entendu, des amateurs qui se sont spécialisés dans la collection des reliures sans faire attention au texte.

Ce domaine a produit de telles splendeurs que je ne vois pas pourquoi cet art ne serait pas recherché et collectionné tout autant que les autres. Une très belle réunion de reliures, qu'elle soit sous vitrine ou sur les rayons d'une bibliothèque, est le plus bel ornement d'une maison, au même titre que les collections d'argenterie ou de porcelaines.

De très grands noms de relieurs nous ont été transmis dans toute leur gloire à travers les siècles: les Eve, Ruette, Le Gascon, Boyet, Padeloup, Lemonier, Derôme, Simier, Bozerian, Thouvenin et tant d'autres se sont efforcés avec beaucoup de goût à renouveler l'art de la reliure et du décor en donnant à chacun de leurs travaux, une

note si personnelle qu'il est, en général, très facile de nommer l'artiste, même pour des reliures non signées. C'est d'ailleurs seulement avec Padeloup, vers 1740, que la mode de signer les reliures a débuté et c'est seulement au début du XIXe siècle que cet usage s'est généralisé.

Il nous est malheureusement impossible de reproduire un grand nombre de ces chefs-d'œuvre qui se trouvent pour la plupart dans des musées et des bibliothèques à l'étranger, mais on ignore trop volontier que la Suisse peut se vanter de posséder des bibliothèques privées et publiques dignes de figurer parmi les plus belles.

Au moment où, dans plusieurs de nos villes, tant de belles peintures, trésors insoupçonnés, nous ont été présentés grâce à la contribution des collections privées, je voudrais émettre le vœu que nos bibliophiles s'inspirent de ce bel exemple.

J. O. Kehrli | Bibliophile sein verpflichtet!



Als ich mich vor zwanzig Jahren der Bibliophilen-Gesellschaft angeschlossen habe, war mir dies mehr als ein Beitritt zu irgendeinem Verein. Es war zugleich ein Bekenntnis zum guten und zum schönen Buche. Das verpflichtete. Wenn ich heute zuhänden der Freunde der Bibliophilen-Gesellschaft einiges davon erzähle, wie ich meine mir selbst auferlegte Verpflichtung zu erfüllen versucht habe, so möchte ich bitten, dies nicht als Blick in den Spiegel auszulegen. Ich versuche nur zu zeigen, wie ein Bibliophile auch weitab von der Tätigkeit der Bibliophilen-Gesellschaft anregend und fördernd tätig sein kann.

In amtlicher Eigenschaft hatte ich Gelegenheit, die Bibliothek des Berner Obergerichts zu betreuen. Das war in erster Linie eine fachwissenschaftliche Angelegenheit, die uns hier nicht näher interessiert. Eines Tages war man aber soweit, daß zwei Drittel des Bibliothekskredites für die Büchereinbände verbraucht wurden, so daß für neue Bücher noch ganze vierhundert Franken zur Verfügung standen. Als ich diesem Mißverhältnis auf den Grund ging, stellte ich fest, daß die Einbände durch den – Gerichtsdieners in Auftrag

gegeben wurden. Wie die Bücher zu binden waren, überließ er den Buchbindern selbst. Kein Wunder, daß die meisten Bücher in Halbfranz – also entsprechend teuer – gebunden waren. Hier galt es einzusetzen. Als Jurist wußte ich genau, welche Bücher tagtäglich und welche nur ab und zu gebraucht wurden. So sind selten gebrauchte Bücher von nun an bloß noch kartoniert worden, andere in Halbleinen gebunden und nur noch ganz wenige Werke in Halbleder. Die Pappbände erhielten bunte Röcklein, was mir einmal den etwas spöttischen Vorwurf eintrug, ich treibe Bibliophilie in unserer Juristenbibliothek. Ich war stolz auf diese Kritik. Heute freut man sich allgemein darüber, daß anstelle der fast durchwegs in Schwarz gebundenen Bücher freundliche helle Töne vorherrschen. Nebenbei sei bemerkt, daß heute auch die Verlagseinbände der juristischen Bücher seit einigen Jahren bunte Farben zeigen.

Man ließ mich frei schalten, denn bereits nach einem Jahr hatte sich das Verhältnis der Neuerwerbungen zu den Einbänden auf halb und halb verbessert. Selbstverständlich hatte ich mir den Rat eines Meisters der Buchbinderkunst verpflichtet, wie ich überhaupt nie etwas anordnete, ohne Fachleute gefragt zu haben.

Dies war besonders notwendig, als es galt, den